

## Sophie MICNIK

Je suis née à Lodz, le 28 décembre.1905.

Je vis en France depuis 1930.

Je n'avais pas le droit de travailler, je faisais de la couture et des ménages. Puis avec une amie, Madame Posrower, j'ai tenu une pension pour enfants de 3 à 6 ans à Montmorency; et ceci jusqu'à la guerre. Je n'étais pas mariée légalement.

Comme les enfants sont partis en exode avec leurs mères, nous avons dû fermer la pension et déménager à Sannois où se trouvaient 30 enfants. Mon mari qui s'était engagé volontaire dans l'armée française vivait à l'hôtel. Après le "Pacte Pétain-Hitler", il passe en zone libre.

J'ai donné des cours aux femmes des militaires, puis travaillé à l'usine Amiot qui était dirigée par un traître. Je me marie légalement et comme il était difficile de se loger, nous habitons une chambre de bonne à Paris.

Mes amis reviennent de la zone libre et j'apprends que mon mari est très malade à Sept-Fonds. Comme j'avais un "passierschein" je m'y rends en train. A Sept-Fonds, je vois les baraques. Il n'y avait ni eau chaude, ni médicaments et la dysenterie régnait dans le camp. Les militaires avaient ouvert un bordel en ville plutôt que de s'occuper des malades.

Après quelques semaines, je rentre à Paris avec mon mari.

Puis je me rends à Montauban où je rencontre deux responsables de la MOI, Crarny et Kewalski. Ils me donnent 600 francs sur ordre de Paris. Je réussis à faire démobiliser mon mari en traitant avec un capitaine pour 50 francs. Je loue une chambre pour le soigner. Il était très maigre et affaibli. Il a reçu 800 francs comme prime de démobilisation. Il était question que nous allions en Espagne, mais nous n'avions pas assez d'argent. Je cous des capuchons. Mon mari est soigné tous les jours par la doctoresse Sonia Weissberg.

Un ami de mon mari est pris et envoyé à Pithiviers.

Je reviens en arrière

Il fallait se faire recenser par la police en tant que Juifs.

En 1940 nous avons monté une imprimerie, "Ronéo", rue Meslay à Paris

et nous éditions en Yiddish et portions les paquets de journaux chez un tricoteur. De là, ils étaient répartis.

J'étais militante. Nous avons déjà reçu dès 1934, des Allemands antifascistes qui avaient apportés des tracts et des photos.

Quand les maris sont partis à la guerre, nous avons l'habitude de nous réunir tous les Vendredi soir. Il y'avait 5 pédagogues, et nous avons même formé un groupe de danse classique.

Nous avons imprimé un journal en yiddish avec des articles sur les femmes des ouvriers juifs, et la photo de Lola Jagodzinska.

Les femmes juives vivaient très difficilement. Mais s'entraidaient. C'est en 1941 que je suis contactée pour participer au sauvetage des enfants. Toutes les deux semaines, j'avais rendez-vous avec Mme Spaak, une femme protestante, qui me donnait de l'argent ainsi que des adresses de familles prêtes à recevoir des enfants. Le bruit courait qu'on allait rafler les femmes et les enfants.

Mon mari est arrêté et envoyé à Drancy, le 21 juin 1941.

Il fallait avertir les Juifs des rafles imminentes. Les gens ne voulaient ni quitter leur maison, ni se séparer des enfants. C'est chez Mme Garbarr, dont le mari était en zone libre, que j'établi mon Q.G..

Le 15 juillet, j'avertis Régine qu'il y aura une rafle le lendemain, et nous allons dans l'appartement de Mme Barbat, sa voisine. Il y avait à Goussainville, un forain juif qui ne s'est jamais déclaré. Dans son jardin, nous avons enterré un bocal contenant les noms et les adresses des enfants. Les Mielnik le déterrent chaque mois pour pouvoir envoyer des mandats aux familles qui gardent 150 à 200 enfants, en plus de ce que les mères versaient par solidarité. Il y avait un comité et des activistes, environ 9 personnes, plus ceux qui collectaient des fonds. Ils ont manifesté contre l'UGIF après la Grande Rafle des 16 et 17 juillet. Techka Tenenbaum a organisé une manifestation à Drancy pour libérer les femmes et les enfants. Nous avons été à l'UGIF et avons coupé le téléphone etc.

A Drancy, la situation était terrible. Il y à eu les premiers morts. Mon mari est resté un an à Drancy. Je ne l'a vu qu'une seule fois. Je ne savais pas que l'on pouvait écrire de Drancy. J'ai eu du courrier illégalement placé dans les ourlets du linge. Un jour, je reçois un avis disant que le lendemain, mon mari serait emmené à l'hôpital Rothschild pour des soins aux poumons. Nous nous parlons et craignons que mon mari soit pris comme otage et soit fusillé. Mon mari est parti par le premier transport pour Auschwitz. Il est mort du typhus peu après à Birkenau .

Je suis hospitalisée à l'hôpital Korman et pendant mon séjour à l'hôpital, tout le groupe est arrêté. Je suis la seule rescapée. Je ne suis jamais retournée à ma planque précédente, mais j'ai su que le concierge était tenu par la police.

Je me cache dans des maisons de Juifs turcs qui n'étaient pas inquiétés.

Après l'exécution de 50 otages juifs il y a eu une réunion chez le fourreur Walach pour ramasser de l'argent pour les femmes. La police arrive. En fait, le fils Walach était FTP. Il n'en avait rien dit à son père. Moi, j'étais prête à mourir, pour une militante c'est normal, mais ces types n'y étaient pour rien". Quand ces hommes ont été amenés à la Préfecture, on a montré au père Walach son fils massacré. Ensuite, ils ont été conduits à la prison du Cherche-midi, mais l'officier allemand a refusé l'entrée de la camionnette. Ils ont été libérés. Mme Spaak me dit: "c'est notre dernière rencontre" et je lui demande un service: faire savoir à un M.Wozek que son enfant est sauvé. Mme Spaak me donne l'adresse de M. Cardon en Normandie. L'enfant, Larissa, est aujourd'hui spécialiste en brevets.

Après les arrestations, je dois quitter Paris. De Lyon, on avait envoyé Jamina Sachacrewska, l'amie de Goldman qui était enceinte. Je me rends à Lyon à la direction de l'U.J.R.E., ou j'animais les sections de l'UJRE de toutes les grandes villes. Je planifiais et répartissais les tâches dans différents domaines. par exemple: la Préfecture, les contacts avec les différents groupes de combat. Je connaissais les FTP et beaucoup de monde, Krzentowski - le groupe des huit. Des jeunes qui avaient grandi, s'entraînaient dans des stands de tir.

Avec l'aide de l'UJRE, je participais à des actions culturelles, des sauvetages etc. Lyon dépasse Paris sur tous les plans.

A Lyon, il y avait beaucoup de Français dans la Résistance. Le travail était beaucoup plus facile. Il y avait des groupes de combat de l'UJRE et des FTP.

J'étais une des responsables politiques faisant partie des cadres. Il fallait choisir les personnes capables de faire un travail spécialisé, établir des contacts clandestins.

J'avais de faux papiers dès 1940 au nom de Yvonne Massé. C'était une proposition d'un agent de liaison. La première carte était mauvaise; la deuxième meilleure.

Je n'avais pas de carte d'alimentation. J'avais une amie, Isabelle Rondell, blonde, élégante, qui avait tout arrangé. J' avais un logement pour la première nuit à Lyon, où il y avait quatre lits et dans chaque lit une

mitraille.

J'ai changé d'appartement.

A la Libération, l'UJRE s'installe dans l'ancien Consulat allemand. Je deviens secrétaire de l'UJRE. Je suis restée humaniste. J'ai regretté que des femmes aient été rasées lors de l'épuration. Je ne suis jamais descendue à la cave où les traîtres étaient détenus.

Nous avons créé des dispensaires pour secourir les Juifs malades, certains étaient affamés.

Après la Libération, nous avons ouvert une maison pour les enfants à Aix les Bains. Surtout pour les enfants faibles.

A mon retour à Paris, je prends la place de Joseph Minc, Secrétaire Général de la Commission de l'Enfance en 1950.

Documents:

- 1 Famille Woska
- 2 René Goldman
- 3 Mme. M. et Larissa
- 4 et 5 Sophie avec des amis et son mari
- 6 Monsieur Cardon en Normandie.